

KIDD, Bruce, *The Struggle for Canadian Sport* (Toronto, University of Toronto Press, 1996), 323 p.

Gilles Janson

Volume 50, numéro 4, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305608ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305608ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Janson, G. (1997). Compte rendu de [KIDD, Bruce, *The Struggle for Canadian Sport* (Toronto, University of Toronto Press, 1996), 323 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(4), 623–627. <https://doi.org/10.7202/305608ar>

KIDD, Bruce, *The Struggle for Canadian Sport* (Toronto, University of Toronto Press, 1996), 323 p.

Il est difficile, dans les limites d'un compte rendu, de montrer toute la richesse de cet ouvrage et d'en respecter les nuances. Contrairement à plusieurs travaux sur le sport, celui-ci évite les éloges, les explications linéaires, se méfie des évidences et aborde des thèmes absents des œuvres de la majorité des historiens du sport canadien. Le livre de Kidd ne se veut pas une étude du sport canadien dans son ensemble. Dès l'introduction, l'auteur nous prévient qu'il a d'abord voulu étudier l'action d'hommes et de femmes qui, à travers les organisations qu'ils contrôlaient, tentèrent d'orienter le développement du sport au niveau national. Pour ce faire, il privilégie l'étude de quatre organisations qu'il sonde pour la période de l'entre-deux-guerres (1918-1939): les «nation-builders» de l'*Amateur Athletic Union* (AAU), les femmes de la *Women's Amateur Athletic Federation* (WAAF), les militants de la *Workers' Sports Association* (WSA) et les capitalistes de la Ligue nationale de hockey (LNH). Ces différents groupes modelaient les pratiques, initiaient les principaux débats et stimulaient l'intérêt des médias.

Kidd montre bien la diversité des intérêts qui s'entrecroisent, s'allient, se combattent et rendent difficile toute tentative de contrôle de la part de l'une ou l'autre de ces organisations sur le monde sportif. Des facteurs comme le climat, l'économie locale, l'âge, le sexe, le groupe ethnique, la classe sociale, l'immensité du pays représentaient autant d'obstacles. Généralement, les Anglo-Canadiens des classes moyennes et supérieures qui vivent dans les grandes villes, comme Montréal et Toronto, dominent le monde du sport. Ils créent l'AAU et habillent le sport du manteau aristocratique de l'amateurisme britannique, reproduisant les hiérarchies sociales de l'Angleterre victorienne et de l'Empire. Ses dirigeants croient que le sport peut avoir «a splendid effect on the moral» et contribuer largement à la construction de l'unité de la nation canadienne. Pour eux, cette nation se compose de Blancs, d'origine britannique. Elle exclut les Canadiens français, les immigrants non britanniques, la classe ouvrière et, dans une large mesure, les femmes. Le sport devient surtout un vigoureux moyen d'éducation pour les jeunes gens et les hommes. Il rehausse le sens moral, développe la discipline, le caractère et l'éthique du travail, inculque le respect de l'autorité et l'obéissance, favorise la débrouillardise et l'esprit de groupe, maintient la santé et distille la loyauté envers le Canada. «A nation that loves sport cannot revolt.» L'AAU applique le code de l'amateurisme dans toute sa rigueur. Les professionnels sont considérés comme des agents corrompteurs pour les amateurs. À la veille de la crise de 1929, l'AAU atteint son apogée. Son rôle de direction est largement reconnu et universellement louangé. Mais sa domination décline. L'auteur montre que la Crise met à mal son idéologie conservatrice. Face au chômage catastrophique les valeurs véhiculées par les tenants de l'amateurisme deviennent un luxe que peu d'athlètes peuvent se payer.

L'auteur examine ensuite la situation des femmes dans ce monde d'hommes. Il le fait en étudiant la première fédération sportive pancanadienne créée par des femmes en 1925, la *Women's Amateur Athletic Federation* (WAAF). Les historiens considèrent la période 1918-1939 comme l'âge d'or du sport féminin au Canada. Au début des années 1920, la participation féminine aux sports s'accroît dans toutes les classes. Des ligues de basketball et de hockey naissent. Le baseball féminin se répand partout au Canada. L'élite joue au golf, au tennis et pratique le patinage artistique. La classe moyenne et les travailleuses participent à des courses en patins et en canot, à des tournois de piste et pelouse, de natation, de billard, de bowling, de soccer, de football, de ski, de lutte, etc. Kidd démontre bien que les athlètes féminines suscitent la réprobation de la société qui tolère mal leurs contacts avec les hommes, l'indécence de leurs vêtements, les voyages et la compétition qui, selon certains, exige des efforts physiques dangereux pour leur santé. De plus, il est d'opinion générale que les sportives manquent de féminité et quelques-uns n'hésitent pas à mettre en doute leur véritable appartenance sexuelle. L'auteur prouve que plusieurs courants de pensée agitent les organisations sportives féminines. Certaines athlètes acceptent la thèse de l'infériorité physique de la femme, d'autres se rebiffent contre cette idée. Plusieurs croient que les activités physiques vigoureuses doivent être découragées et les com-

pétitions, défendues. Elles cherchent par le «girls' rules movement» à réduire l'intensité des rencontres sportives. Cependant, un bon nombre prennent plaisir au stress de la compétition et montrent qu'elles peuvent jouer agressivement et gagner. Pour Kidd, s'il est facile aujourd'hui de critiquer les échecs des «sports leaders» féminins pour changer la prédominance masculine dans le sport, il ne faut pas oublier que ces femmes furent souvent les premières de leur famille et de leur communauté à s'impliquer dans le sport et qu'elles durent faire face à des préjugés tenaces.

Kidd nous présente ensuite une organisation très peu étudiée, la *Workers' Sport Association* (WSA), proche du Parti communiste canadien. L'idée d'un mouvement sportif canadien de gauche est rapportée au pays en 1924, nous dit l'auteur, par le délégué canadien au quatrième congrès international des jeunes communistes. En 1933, la WSA comptera 5 000 membres. Les Canadiens d'origines finlandaise et ukrainienne jouent un rôle central dans l'Association. Conduit par la WSA, le mouvement sportif ouvrier obtient beaucoup de publicité lors de sa campagne contre les Jeux olympiques de Berlin en 1936, alors que l'Allemagne menace la paix et bafoue les droits de l'homme. Face aux limites du mouvement — manque d'argent, nombre insuffisant d'entraîneurs et d'administrateurs compétents, rareté des installations, pénurie des équipements, divisions idéologiques et ethniques, répression policière —, le Parti communiste dissout sa section sportive en 1937. Cependant, souligne l'auteur, la WAS et la presse communiste diffusent la première critique systématique du sport capitaliste au Canada. Elles attirent l'attention sur les aspects idéologiques du sport olympique et professionnel et font campagne pour la syndicalisation des athlètes.

Puis, changeant de registre et prenant la Ligue nationale de hockey (LNH) comme exemple, Kidd étudie l'implantation du sport capitaliste au Canada. Il montre que, en deux décennies, la LNH deviendra l'organisation sportive la mieux connue au pays, son professionnalisme devenant synonyme d'excellence. Cependant, contredisant ainsi plusieurs auteurs, Kidd affirme que l'hégémonie du sport commercial n'était pas inévitable et qu'il faut distinguer les équipes créées uniquement pour le profit de celles qui, tout en acceptant de payer leurs joueurs, ne sont pas complètement étrangères à l'idéologie de l'amateurisme et conservent de solides attaches communautaires. À l'opposé de ces dernières, les équipes commerciales sont créées, dissoutes et démenagées par les entrepreneurs pour maximiser leurs profits, sans égard pour les intérêts locaux. À la veille de la Grande Guerre, la victoire des propriétaires de la LNH n'est pas acquise. Kidd démontre d'une façon convaincante que plusieurs facteurs font obstacle à sa croissance. D'abord, beaucoup d'arénas sont froids, étroits, sombres et constituent de véritables pièges à feu. Dans de telles conditions, seuls les «mordus» assistent aux joutes. La glace naturelle nuit souvent à la qualité du jeu et oblige les promoteurs à écourter les saisons. Le hockey amateur demeure donc très populaire et, en dehors des grandes villes, la *Canadian Amateur Hockey Association* jouit même d'une plus large audience. Au début des années 1920, certaines équipes amateurs pouvaient battre les meilleures équipes professionnelles «on

their lunch hour». Dans plusieurs cercles subsiste la notion que le sport professionnel est louche. Cette situation commence à changer vers le milieu des années 1930. La glace artificielle devient alors la norme et permet d'allonger la saison; les nouveaux arénas peuvent recevoir plus de spectateurs dans un environnement plus confortable, et les règlements sont modifiés pour favoriser la vitesse du jeu. Le changement le plus significatif demeure cependant l'expansion de la LNH aux États-Unis. De 1924 à 1926, six équipes américaines rejoignent la Ligue. Cette percée à l'extérieur des frontières change radicalement l'équilibre des forces quoique, pour les capitalistes du sport, la bataille ne soit pas encore gagnée. La Crise, en effet, fait fondre les profits. En 1937, on songe même à transformer le forum de Montréal en «streetcar barn». Progressivement, cependant, la LNH gagne du terrain car elle bénéficie d'une réévaluation du professionnalisme. Dans la deuxième moitié des années 1930, la pensée dominante dévalorise l'amateurisme et insiste sur l'habileté et l'excellence. Les promoteurs font une cour assidue aux chroniqueurs sportifs. Plusieurs reçoivent même «un supplément de revenu». L'apparition de la radio permet la diffusion des parties «from coast to coast». Le nouveau média a un immense impact sur la popularité du hockey. Selon Kidd, d'autres facteurs plus continentaux favorisent la mainmise capitaliste sur la LNH: le développement de l'«Universal market», l'accélération de la pénétration de l'industrie et de la culture américaine au Canada et la concentration du «corporate capital».

Pour terminer, Kidd analyse le rôle des gouvernements dans le domaine du sport et les tentatives de différents groupes d'utiliser les ressources de l'État pour promouvoir leur cause. Il soutient que des quatre groupes étudiés, aucun n'a courtisé aussi assidûment l'État que l'AAU. L'importance que prend le sport dans l'entraînement des soldats envoyés au front inspire l'action de cette dernière. En 1918, l'AAU présente un plan au gouvernement fédéral, réclamant la création d'un ministère du Sport. Mais le gouvernement, préoccupé par les multiples problèmes de l'après-guerre, ne répond pas aux espoirs de l'AAU. Celle-ci obtient beaucoup plus de succès auprès du gouvernement ontarien qui, en 1920, approuve la création de l'*Ontario Athletic Commission* et garnit son conseil d'administration de membres de l'AAU, renforçant ainsi son autorité. Le gouvernement de la Colombie britannique accumule les éloges des organismes s'occupant de loisir et de sport au Canada grâce à son programme Pro-Rec qui connaît le succès dès sa mise sur pied en 1934. Face aux pressions qui se multiplient, le gouvernement canadien adopte, en 1943, le *National Physical Fitness Act*. Mais dans cette compétition nous dit Kidd, l'équipe de «Hockey Night Canada» de Toronto remporte le gros lot en enrégimentant une agence fédérale, la *Canadian Broadcasting Corporation* (CBC). Grâce à cet appui, la LNH supplante l'AAU comme corps dominant du sport canadien.

Bref, conclut l'auteur, les années 1920 et 1930 témoignent du triomphe du sport capitaliste. Ceux qui tentaient de développer un monde sportif pancanadien ayant des liens étroits avec la communauté sont vaincus par des organisations qui subordonnent le sport aux intérêts continentaux.

L'ouvrage de Bruce Kidd apporte une contribution importante à l'histoire du sport au Canada. Il remet en question la thèse de la facile victoire du sport capitaliste, montre la complexité du monde sportif féminin et est tout à fait original dans sa reconstitution du rôle du Parti communiste canadien dans le domaine du sport. Son travail repose sur l'utilisation d'abondantes sources d'archives et de nombreuses entrevues avec les acteurs des événements qu'il relate. On peut regretter que les Canadiens français soient pratiquement absents de cette étude, d'autant plus que, à l'époque de l'entre-deux-guerres, ils participaient activement et depuis plusieurs décennies à l'univers sportif. Malgré cette lacune, l'ouvrage constitue un apport stimulant qui, on peut l'espérer, servira de modèle à d'autres recherches sur le phénomène encore trop peu étudié qu'est le sport.

*Service des bibliothèques
Université du Québec à Montréal*

GILLES JANSON